

Tp491p/26

ACADÉMIE
DES
INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS
DES
SÉANCES DE L'ANNÉE

1901

SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

LE TEMPLE D'APHAIA A ÉGINE

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

82, RUE BONAPARTE, 82

M D CCCC I

iparipres

Bibliothèque Maison de l'Orient



139388

Extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres*, 1901, p. 524.

LE
TEMPLE D'APHAIA A ÉGINE

PAR M. SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Depuis que Spon et Wheler, au xvii^e siècle, découvrirent, au nord-est de l'île d'Égine, le temple dorique dont les frontons ornent aujourd'hui la Glyptothèque de Munich, la date de la construction de cet édifice et le nom de la divinité auquel il était consacré ont donné lieu, entre archéologues, à des controverses qu'on peut considérer désormais comme terminées.

Les savants du commencement de ce siècle, frappés de l'archaïsme des formes architectoniques et des sculptures, ont eu la tendance de trop vieillir le temple d'Égine. Leake, d'accord avec Cockerell, le déclare antérieur à l'an 600; Ross pense qu'il est peut-être plus ancien que le début de l'ère des olympiades (776) et qu'en tous les cas il ne saurait être postérieur à la trentième (650). Welcker et d'autres en placent la construction avant 519, date où Hérodote parle incidemment d'un sanctuaire d'Athéna à Égine. Bursian propose de l'attribuer à la soixante-dixième



olympiade (496), peu avant le début des guerres médiques¹. Cependant Otfried Müller, dès 1817, avait justement reconnu dans les sculptures des frontons une allusion à la défaite des Perses à Salamine, à laquelle les Éginètes, déclarés à cette occasion les plus valeureux des Grecs, prirent, comme on sait, une part mémorable. Il attribuait, en conséquence, la décoration du temple aux années qui suivirent la retraite de Xerxès (480). Cette opinion a prévalu à peu près sans conteste; c'est celle qu'adopte M. Furtwaengler dans le dernier catalogue raisonné de la Glyptothèque de Munich.

La question du vocable divin sous lequel était placé le temple n'a été éclaircie que le mois dernier (juin 1901); il n'est pas sans intérêt de rappeler les phases par lesquelles cette controverse a passé.

Autrefois, sur l'autorité de Spon, on pensait que le temple en question était celui de Zeus Panhellénien, couronnant la montagne du même nom où Pausanias signale, mais d'un mot seulement, un sanctuaire de Zeus. C'est encore la désignation qu'adopta Charles Garnier en 1854, dans la restauration bien connue du temple d'Égine qu'il exécuta comme pensionnaire de la villa Médicis.

On s'aperçut, cependant, qu'un texte formel de Théophraste s'opposait à cette identification. En effet, dans le traité *Des signes de tempête*², ce savant assure que c'est un indice de pluie lorsque les nuages s'assemblent sur Zeus Hellanios à Égine. Or, cela implique que Zeus Hellanios était un des sommets les plus élevés de l'île, de ceux que l'on pouvait apercevoir de très loin. Tel n'est pas le cas pour la colline, haute de 190 mètres seulement, où sont situées les ruines du temple; le seul point de l'île qui puisse être désigné par le passage de Théophraste et auquel s'attache encore, tant à Égine qu'à Mégare et à

1. Voir Bursian, *Griechische Kunst*, dans l'*Allgem. Enkyklop.* d'Ersch et Gruber, p. 400-401.

2. Théophraste, *De signis*, I, 24.

Athènes sur le continent, une croyance analogue, est la cime de 531 mètres d'altitude qui porte aujourd'hui le nom de la montagne par excellence, *Oros*, et que surmonte une chapelle de saint Élie. Il y a, en cet endroit, des restes de murs et de vieux blocs taillés, qui ont été utilisés pour la construction de la chapelle. Du reste, on n'y a jamais fait de fouilles et l'on ignore si le temple de Zeus Panhellénien était un édifice de quelque importance¹.

Zeus écarté, on songea naturellement à Athéna. Il y avait, pour cela, trois motifs d'inégale valeur. En premier lieu, un texte d'Hérodote, auquel j'ai déjà fait allusion, mentionnant un sanctuaire d'Athéna à Égine en 519; comme Hérodote ne dit pas où il était situé, son témoignage, sur ce point, n'offre guère d'importance. Le second argument, très digne d'attention, se fondait sur ce fait que dans les deux frontons du temple d'Égine l'image d'Athéna occupait le centre. Enfin, on en alléguait un troisième qui, aux yeux de la plupart des archéologues, semblait trancher la question. On rapportait, sur l'autorité de Ross, qu'au village de Bilikada, à un quart d'heure environ vers l'ouest du temple, il existait une inscription marquant la limite du domaine d'Athéna, **HOPOS TEMENOS AΘE-NAIAΣ**. Cette assertion est encore répétée par M. Frazer dans son grand commentaire de Pausanias, publié en 1898². Mais, dès 1873, Lolling avait établi qu'elle est inexacte³. A son tour, en 1889, M. Wolters a montré que l'on possède deux inscriptions identiques, dont l'une, celle que Ross a copiée, est à plus d'une heure de marche du temple, et dont l'autre, découverte plus récemment, en est à une heure et demie au moins⁴. Ainsi, non seulement ces inscriptions

1. Cf. Frazer, *Pausanias*, t. III, p. 265-266.

2. Frazer, *Pausanias*, t. III, p. 269.

3. Lolling, *Archaeol. Zeit.*, 1873, p. 58.

4. Wolters, *Athen. Mittheil.*, 1889, p. 115.

n'établissent pas la désignation proposée, mais elles la rendent à peu près inadmissible, car on ne conçoit pas comment deux bornes du territoire sacré d'Athéna auraient pu être transportées à une telle distance de son temple, dans une île où les beaux blocs de marbre taillé ne sont pas rares.

M. Furtwaengler, dans son catalogue de la Glyptothèque, publié en 1900, proposa une autre hypothèse. Les textes et les inscriptions nous font connaître, dans l'île d'Égine, l'existence de treize temples ou sanctuaires, ceux d'Apollon, d'Artémis, de Dionysos, d'Hécate et de Déméter Thesmophore dans la ville même, ceux de Damia et Auxesia, d'Héraklès, d'Athéna, d'Aphaia, de Zeus, d'Apollon Delphinios et de Poseidon dans le reste de l'île¹. De ces derniers, il fallait éliminer d'abord ceux de Zeus, de Damia et Auxesia, d'Apollon et de Poseidon ; dont la position est à peu près fixée et ne concorde nullement avec celle du temple anonyme ; restaient, comme titulaires possibles, Héraklès et Aphaia. Le temple d'Héraklès à Égine est mentionné par Xénophon², celui de l'obscur Aphaia par Pausanias. M. Furtwaengler se prononça pour Héraklès et crut que le temple, dit autrefois de Zeus ou d'Athéna, était un Hérakléion. Il y avait à cela, il est vrai, une difficulté. De la statue en or et en ivoire qui ornait la cella de ce temple, on a retrouvé un œil long de 0^m 118. Or, cette dimension implique, pour une figure debout, une hauteur de 6^m 61 ; une pareille statue n'aurait pu être placée sur un piédestal dans la cella, élevée de 7^m 60 seulement. Cockerell et Garnier, qui ont déjà fait ce calcul, en avaient conclu que la statue de la cella était assise, s'élevant à une hauteur d'environ 5^m 10, ce qui permettait de lui attribuer un piédestal d'un mètre. L'attitude assise convient à une statue de Zeus ou d'Athéna, mais beaucoup moins, bien qu'il en existe

1. Voir Bursian, *Geogr. von Griechenland*, t. II, p. 83, 86.

2. Xénoph., *Hellén.*, VI, 1, 10.

quelques exemples, à une statue d'Héraklès. M. Furtwaengler écartait la difficulté en rappelant l'Héraklès assis du palais Altemps à Rome¹, qui remonte peut-être à un original de Myron; mais cet unique exemple d'un Héraklès assis *archaïque* ne constituait qu'une faible réponse à l'objection².

Il y avait, du reste, à toutes les hypothèses proposées, une objection plus grave encore, dont on s'étonne aujourd'hui que si peu de gens se soient doutés. Le dernier éditeur et commentateur de Pausanias, M. Frazer, écrivait en 1898 : « Le plus remarquable de beaucoup des monuments de l'antiquité à Égine n'a pas été mentionné par Pausanias. » Il s'agit, bien entendu, du prétendu temple d'Athéna. Or, une pareille omission est de celles qu'on ne devrait attribuer à un auteur que lorsqu'il s'en est évidemment rendu coupable; en accusant Pausanias d'une ignorance ou d'une distraction aussi forte, sans en pouvoir alléguer de preuve certaine, on affaiblissait toute hypothèse, si vraisemblable qu'elle pût paraître, puisqu'on la fondait sur une autre qui ne l'était pas.

Il résulte de ce qui précède qu'un archéologue avisé, raisonnant avec rigueur, aurait pu, depuis plus de dix ans, pressentir et même affirmer ce qu'une découverte vient de nous apprendre : que le temple dont les frontons sont à Munich était celui de la déesse Aphaia. D'une part, en effet, parmi les quatre sanctuaires énumérés par Pausanias dans l'intérieur d'Égine, celui-là seul n'avait pas été identifié (car l'hypothèse qui plaçait le sanctuaire d'Aphaia sur la pente septentrionale du mont Oros, près de la chapelle d'Hagios Asomatos, ne reposait sur aucune donnée positive³); d'autre part, comme je l'ai montré, en prenant la

1. Clarac, *Musée*, 802 F, 1988 a (*Rép.*, I, 475, 5).

2. Cf. Furtwaengler, *Beschreibung der Glyptotek*, p. 84, 86.

3. Frazer, *Pausanias*, t. III, p. 265.

liste complète des treize sanctuaires connus à Égine et en éliminant en dernier lieu celui d'Héraklès à cause de l'attitude assise de la statue, il ne restait plus que le nom d'Aphaia pour le grand temple situé au sud-est de l'île. Ces déductions, une fois la lumière faite, ne présentent plus qu'un intérêt secondaire ; il n'en est pas moins nécessaire de les exposer, ne fût-ce que pour répondre d'avance à certains doutes que la découverte du mois de juin 1901 pourrait encore soulever.

Tout le monde sait que les frontons d'Égine ont été exhumés au mois de mai 1811 par l'architecte anglais Cockerell, en compagnie de ses amis Foster, Haller et Linkh. Les recherches ne durèrent que seize jours et furent conduites avec quelque précipitation, le but de l'exploration étant plutôt commercial que scientifique. Les statues découvertes furent transportées dans l'île de Zante, puis à Malte, où Wagner, chargé d'affaires de Louis, prince héritier de Bavière, les acquit, en janvier 1813, au prix de 70.000 florins. En 1815, elles furent amenées à Rome et restaurées sous la direction de Thorwaldsen ; en 1828 seulement, elles prirent le chemin de Munich. On suivit, pour leur installation, les arrangements proposés par Cockerell et, pendant de longues années, la science les accepta comme définitifs. En 1873, un savant russe, Adrien Prachov, eut le mérite d'exprimer des doutes qui provoquèrent, en 1878, l'important travail de critique de Konrad Lange. A son tour, en 1900, M. Furtwaengler reconnut, à la suite de MM. Prachov et Lange, que Thorwaldsen avait laissé sans emploi de nombreux fragments des frontons et que ceux-ci comprenaient beaucoup plus de figures que ne l'avait pensé Cockerell. Mais, avant de reprendre la question dans son ensemble, il était nécessaire de compléter sur place, par des fouilles, la collection des fragments des frontons, qui n'avaient certainement pas été tous recueillis. Cela était d'autant plus aisé que tous les terrains à l'entour du temple

d'Égine appartiennent à la Société archéologique d'Athènes, qui s'empessa de les mettre à la disposition du prince régent bavarois.

Au mois de mai 1901, les fouilles commencèrent sous la direction de M. Furtwaengler, directeur de la Glyptothèque, assisté de MM. H. Thiersch et P. Herrmann. Elles furent récompensées par des découvertes très intéressantes. D'une part, dans le terrain déjà exploré par Cockerell, on recueillit une quantité de petits objets votifs, de l'époque mycénienne, de celle du style géométrique, de l'époque grecque archaïque, attestant en ce lieu la continuité d'un culte remontant bien au delà de l'invasion dorienne; de l'autre, dans les ruines d'un Propylée voisin signalé d'abord par Blouet, l'architecte de l'expédition de Morée, on découvrit deux têtes admirablement conservées et des fragments considérables des frontons. D'autres petits morceaux des frontons furent exhumés des déblais entassés par Cockerell le long de la façade orientale; enfin, au sud du Propylée, les fouilles donnèrent des statuettes archaïques en terre cuite, Aprodite tenant une colombe, des déesses Kourotrophes et un grand nombre de petites lampes¹.

Au moment où M. Furtwaengler dut quitter Égine, abandonnant la direction des travaux à M. Thiersch, on n'avait encore rencontré qu'une seule inscription, dédicace incisée sur un vase; malheureusement, le nom de la divinité à laquelle était faite cette dédicace est perdu; le problème de l'attribution du temple restait à résoudre. J'écrivais le 11 mai dernier dans la *Chronique des Arts*, en rendant compte des fouilles de M. Furtwaengler: « On ignore encore, à l'instant où j'écris ces lignes, sous le vocable de quel Olympien était placé le temple d'Égine. Il est à présumer qu'on ne l'ignorera plus longtemps. »

1. Voir *Berl. Philol. Wochenschrift*, 1901, p. 572 et *Chronique des arts*, 1901, p. 148.

Cette espérance a été vérifiée. Le 20 juin dernier, M. Thiersch découvrit un beau bloc en calcaire portant une inscription archaïque antérieure à l'an 500 avant J.-C.¹. Cette inscription relate que sous le sacerdoce de tel prêtre fut construit le sanctuaire, ou plutôt la maison (οἶκος) d'Aphaia; il y est aussi question de l'autel de la déesse et de l'ivoire, c'est-à-dire de la statue chryséléphantine qui fut vouée dans le temple. Évidemment, ce texte se rapporte à un édifice antérieur aux guerres médiques; mais à Égine, comme sur tant d'autres points de la Grèce, on célébra le triomphe de l'Hellade sur l'Asie en construisant, pour les dieux qui l'avaient assuré, des édifices plus dignes de leur majesté, comme de la richesse et de la puissance accrues des vainqueurs. Peut-être, toutefois, l'ancienne idole en ivoire fut-elle conservée et prit place dans le nouveau temple, élevé vers 480-475 et orné de frontons rappelant la part prise par les Éginètes à la glorieuse journée de Salamine.

Tout cela est clair; mais le nom de la divinité nouvelle ne l'est pas. Je vais rappeler les quelques témoignages qui la concernent en commençant par celui de Pausanias :

« A Égine, dit-il², quand on va vers la montagne de Zeus Panhellénien, il y a un sanctuaire d'Aphaia, sur laquelle Pindare composa un poème pour les Éginètes. Les Crétois disent (car sa légende est d'origine crétoise) que Carmanor*, qui purifia Apollon meurtrier de Python, avait un fils nommé Euboulos, dont la fille, Carmé, devint mère de Britomartis par Zeus. Britomartis aimait la chasse et la

1. Furtwaengler, dans la *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* de Munich, n° 149, 3 juillet 1901. L'inscription a paru depuis dans la *Berl. Philol. Wochenschrift* du 3 août (1901, p. 1002); elle se lit ainsi :

[Κλ:]εῖτα ἱερεὺς εὐλοῦς ταφαῖαι οἶκος
[εποι:]εθε ο βρομος γολεφας ποτεποθε
... [π]ερι[ε]πο:εθε (:)

2. Paus., II, 30, 3.

course et était très chère à Artémis. Minos s'éprit d'elle, mais elle lui échappa et, en courant, tomba dans certains filets qui étaient tendus sur le rivage. Artémis l'éleva au rang d'une déesse et elle est honorée non seulement par les Crétois, mais par les Éginètes, qui disent que Britomartis apparut dans leur île. Son surnom est Aphaia à Égine et Dictynna (la déesse aux filets) en Crète. »

Dans ce passage, on peut trouver singulier que Pausanias place le temple d'Aphiaa sur la route du Panhellénion (πρὸς τὸ ὄρος τοῦ Πανηλλήνιου Διὸς ἰσθμῶν), alors que la ville d'Égine est à l'ouest de l'île, le Panhellénion au nord-est et le temple d'Aphaia au sud-est. Mais, comme on l'a déjà fait remarquer, Pausanias ne parle pas ici en géographe : il songe avant tout aux touristes qui, dans l'antiquité comme aujourd'hui, partaient de la ville d'Égine pour visiter le temple d'Aphaia d'abord et ensuite seulement le Panhellénion, qui marquait le terme de leur excursion dans l'île.

Il est aussi question d'Aphaia dans un mythographe du temps des Antonins, Antoninus Liberalis, dont l'ouvrage sur les métamorphoses paraît fondé en grande partie sur celui de l'Alexandrin Nicandre. « Carmé, dit-il, était fille de Phœnix, fils lui-même d'Agénor et de Cassiepeia, fille d'Arabios. De cette Carmé Zeus eut une fille, Britomartis, qui fuyait le commerce des hommes et s'était vouée à une virginité perpétuelle. De Phénicie elle vint d'abord à Argos, auprès des filles d'Erasinos... Puis elle se rendit à Céphallénie, dont les habitants l'honorent sous le nom de Laphria. Ensuite, elle alla en Crète et y enflamma d'amour Minos, qui la poursuivit. Elle se réfugia auprès de pêcheurs qui la cachèrent sous leurs filets. C'est pourquoi les Crétois l'appellent Dictynna et lui rendent un culte. Ayant échappé à Minos, Britomartis gagna Égine sur la barque du pêcheur Andromède. Cet homme, à son tour, voulut lui faire violence ; sur quoi, abandonnant la barque, elle se réfugia dans un bois, où est maintenant son



temple, et y disparut ; les habitants lui donnèrent le nom d'Aphaia. Dans l'enceinte sacrée d'Artémis, le lieu où elle était devenue invisible (*ἀφανής*) fut consacré par les Éginètes, qui lui rendirent des honneurs comme à une divinité¹. »

Dans le *Ciris* de Virgile, Carmé, nourrice de Scylla, qui est éprise de Minos et veut trahir son propre père pour servir son amour, exhale ses plaintes contre Minos, dont elle a déjà eu jadis à souffrir ; car la fille qu'elle avait eue de Zeus, Britomartis, a été victime de la passion du roi de Crète : « Plût au ciel, dit-elle, qu'uniquement chère à la rapide Diane tu te fusses abstenue, ô vierge, des plaisirs virils de la chasse!... Jamais, fuyant les ardeurs de Minos, tu ne te serais jetée à bas d'une haute montagne ; d'autres disent que tu survécus à cette chute et t'attribuent les honneurs qu'on rend à la vierge Aphaea ; d'autres, pour que tu fusses plus célèbre, ont appelé la lune Dictynna d'après son nom. Je veux bien y croire, mais pour moi, ma fille, tu es morte. Je ne te reverrai plus volant sur les sommets d'une montagne au milieu de tes chiens d'Hyrkanie et d'une troupe de bêtes fauves ; je ne te serrerais plus dans mes bras à ton retour². »

Le quatrième texte où il est question d'Aphaia est une ligne du lexique d'Hésychius qui ne nous apprend rien de nouveau : le compilateur se contente de l'identifier à Dictynna et à Artémis.

Les relations très anciennes qui sont attestées entre la Crète et Égine³ expliquent qu'une nymphe crétoise, Britomartis (c'est-à-dire, d'après Solin, la « douce vierge »), surnommée Dictynna peut-être à cause du lieu de son culte, Dictys⁴, ait pu être identifiée à une héroïne éginète dont la légende offrait des caractères analogues. Cette légende,

1. Anton. Lib., *Metam.*, c. XL. Le texte de la dernière phrase est altéré.

2. *Ciris*, 297-309.

3. Hérodote, III, 59 ; Strabon, p. 376.

4. Cf. Rapp, dans le *Lexicon* de Roscher, t. I, p. 822.

abstraction faite des embellissements et des déductions étymologiques (comme l'histoire de la chute dans les filets, δίκτυα), peut se résumer en deux traits essentiels : la fuite et la chute. Or, ces traits se retrouvent non seulement dans plusieurs personnages secondaires de la mythologie grecque¹, mais dans la mythologie germanique et ailleurs encore ; on peut citer bien des phénomènes naturels — soleil et lune déclinant, brouillards chassés par le vent et semblant tomber dans la mer du haut d'un promontoire — qui sont propres à en suggérer l'idée. Nous ne devons pas oublier, d'autre part, certains actes rituels qui se présentent dans les religions des peuples les plus divers et qui consistent à précipiter dans l'eau un être vivant ou un simulacre d'être vivant, afin d'obtenir, par une sorte de magie sympathique, une chute de pluie. Lorsque les Romains, à la fête des *Argei*, jetaient des mannequins dans le Tibre, ils obéissaient inconsciemment à la même superstition préhistorique que les Malais actuels, qui croient provoquer de bienfaisantes averses en noyant à moitié un chat sous le contenu d'une grande jarre d'eau². Je suis d'autant plus disposé à chercher un *rain-charm* à l'origine de la conception de Britomartis-Aphaia qu'une légende d'Égine nous montre Éaque fondant dans l'île le culte de Zeus pour obtenir la fin d'une sécheresse³. La haute antiquité et le caractère primitif des cultes d'Égine sont encore attestés par la tradition qui fait d'Éaque le roi des Myrmidons, fourmis transformées en hommes par Zeus. La preuve, d'ailleurs, que le culte d'Aphaia, loin d'être venu de Crète à Égine à l'époque historique, par l'effet de relations commerciales,

1. Ino Leucothéa, Hémithéa.

2. Skeat, *Malay Magic* (Londres, 1900), p. 108. Il y a beaucoup d'exemples analogues ; cf. Mannhardt, *Wald- und Feldkulte*, p. 264. Pourrait-on rapprocher l'Aphaia éginétique de la mythique Sapho, qui se précipite aussi dans la mer du haut d'un rocher ?

3. Paus. II, 29, 6 ; Isocrate, IX, 14, 15.

appartient à une époque très reculée, c'est la découverte récente, sur l'emplacement de son temple, de pierres gravées de style mycénien.

Toutefois, en l'absence de toute information sur les rites du culte d'Aphaia, nous ne pouvons risquer que des conjectures très vagues sur la vraie nature de cette déesse. Le nom lui-même est difficile à expliquer; personne ne voudra plus croire, avec les anciens, qu'il soit en relations avec ἀφανής (*celle qui disparaît*) ni, avec M. Schreiber, y reconnaître une formation parallèle à celle d'ἀφῆτες (*celui qui décoche des flèches*), épithète attribuée à Apollon¹. Il est possible que le nom d'Aphaia appartienne à une mythologie pré-dorienne, dont les vocables ne peuvent être expliqués par la langue grecque, du moins par celle qui nous est connue depuis l'époque relativement récente où la tradition des poèmes homériques a été fixée.

Pausanias nous apprend, d'autre part, qu'Hécate est la divinité principale des Éginètes. Or, Hécate, souvent accompagnée de chiens, est assimilée à la chasseresse Artémis comme Aphaia², identifiée elle-même à Britomartis, qui, dans son sanctuaire de Crète, était entourée de chiens que l'on nourrissait en son honneur³. Il y a donc lieu de croire qu'elle est l'héritière d'une vieille divinité éginétique ou plutôt égéenne, d'un caractère nocturne et infernal, peut-être aussi dans une certaine relation avec l'espèce canine. Le fait que son nom suggère celui de la lumière, φῶς, précédé d'un α privatif, n'autorise pas à l'expliquer par ces mots; mais on peut faire observer que le héros principal des Éginètes, Éaque, présente lui-même un caractère funéraire, puisque sa tombe était l'objet d'un

1. Schreiber, *ap. Roscher, Lexicon*, t. I, p. 583.

2. C'est l'Ἄφαια Αἰγυζία dont le culte est signalé à Sparte par Pausanias, III, 14, 2.

3. Philostr., *Vita Apoll.*, VIII, 30.

culte à Égine et que la mythologie posthomérique a fait de lui un juge des Enfers.

Éaque, suivant la légende locale, était grand-père d'Ajax et d'Achille. Une tradition, rapportée par Pindare seulement ¹, le fait prendre part, avec Apollon et Poseidon, à la construction des murs de Troie. Dès 1817, Hirt a reconnu que les sujets représentés sur les frontons du temple d'Égine rappelaient à la fois la gloire récente des Éginètes et celle des Éacides, leurs maîtres, dans le premier duel de la Grèce avec l'Asie. Mais pourquoi choisit-on, pour recevoir ce somptueux décor, la vieille demeure d'Aphaia? Sans doute, elle était fille de Zeus et, par suite, demi-sœur d'Éaque, fils lui-même de Zeus et d'Égine; mais cette parenté n'explique pas encore pourquoi les exploits des Éacides ornèrent, après la victoire de Salamine, le temple placé sous le vocable d'Aphaia. Le mot de l'énigme nous serait certainement donné si nous avions conservé le poème de Pindare sur Aphaia, dont il est question dans Pausanias; malheureusement, il n'en existe pas le moindre fragment.

Les plus anciennes œuvres connues de Pindare se placent en l'an 494 ². Dans d'autres poèmes de sa jeunesse, notamment dans la sixième *Isthmique*, il témoigne d'un intérêt particulier pour l'île d'Égine, en célébrant Theba et Aigina, les deux filles d'Asopos, aimées de Zeus. M. Furtwaengler a pu supposer, non sans vraisemblance, que le poème perdu de Pindare sur Aphaia fut motivé par la réédification du temple, travail qui peut avoir commencé entre la première et la seconde guerre médique, mais qui n'a dû être achevé qu'après 480 par la mise en place des frontons.

Bien que, dans les œuvres qui nous sont parvenues, Pindare ait souvent célébré Égine et particulièrement les exploits des Éacides, le nom d'Aphaia ne s'y rencontre

1. Pind., *Olymp.*, VIII, 30.

2. Voir Christ, *Gesch. der Griech. Litteratur*, 2^e éd., p. 142, note 7.

jamais. Assurément, il n'en serait pas ainsi si, dans les vieilles traditions éginétiques, cette déesse avait joué un grand rôle, si quelque légende, par exemple, l'avait étroitement associée aux Éacides. Je suis disposé à conclure de là que le culte d'Aphaia fut ranimé, à l'époque des guerres médiques, par quelque événement d'ordre religieux — prodige ou oracle — dont le souvenir ne s'est pas conservé. Peut-être est-il permis de hasarder une supposition à cet égard. Avant la bataille de Salamine, les Grecs avaient envoyé un vaisseau à Égine pour en rapporter les images des Éacides. Ce navire arriva au moment où l'action allait s'engager. « Les Éginètes, dit Hérodote¹, prétendent que le vaisseau envoyé vers les Éacides donna le premier. On dit aussi qu'un fantôme apparut aux Grecs sous la forme d'une femme et que, d'une voix assez forte pour être entendue de toute la flotte, il les anima après leur avoir adressé d'abord des reproches. » Cette femme mystérieuse qui fait entendre sa voix tout auprès du vaisseau portant les héros d'Égine et qui, poussant les Grecs au combat, décide de la victoire, aurait-elle été, par la tradition éginétique², identifiée à la vierge Aphaia? Cette conjecture rendrait fort bien compte du choix des scènes représentées sur les frontons du temple d'Aphaia, symboles de la réconciliation et de la coopération d'Athènes et d'Égine dans l'œuvre du salut commun des Grecs.

Tant qu'un hasard heureux n'aura pas fait retrouver le poème de Pindare, d'autres hypothèses encore pourront trouver créance, sans qu'aucune puisse prétendre s'imposer à la critique. Aussi bien, la découverte épigraphique qui vient de rendre son état civil au temple d'Égine est-elle, pour les érudits, une leçon de prudence : elle nous enseigne

1. Hérod., VIII, 84.

2. Hérodote atteste, dans le passage cité, qu'il existait, de la bataille de Salamine, une version éginétique différant de la version athénienne.

une fois de plus combien notre connaissance des mythologies locales est fragmentaire et de quelle importance y ont joui certaines figures dont nous n'avons guère retenu que le nom. Sortie du domaine des lexiques pour entrer triomphalement dans l'histoire de l'art, Aphaia sera désormais une de ces figures énigmatiques dont l'explication complète ne peut être attendue que de l'avenir.





MANUELS DE BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

I. — LES ARCHIVES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PAR

M. CH.-V. LANGLOIS,
Archiviste-paléographe, chargé de cours
à la Faculté des lettres de Paris.

M. H. STEIN,
Archiviste-paléographe,
Archiviste aux Archives nationales.

1 vol. in-8° de xix-1000 pages, broché..... 18 fr.
Le même, relié toile, non rogné..... 20 fr.

II. — MANUEL DE BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

(BIBLIOTHECA BIBLIOGRAPHICA NOVA)

PAR HENRY STEIN.

1 volume in-8° carré (xx-895 pages)..... 18 fr.
le même relié toile, non rogné..... 20 fr.

Trois appendices suivent cet indispensable instrument de travail :

1° Liste raisonnée des localités du monde entier qui ont possédé une imprimerie avant le xix^e siècle.

2° Répertoire des tables générales de périodiques de toutes langues.

3° Répertoire des catalogues d'imprimés des principales Bibliothèques du monde entier.

III. — LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

I. ÉPOQUE PRIMITIVE. — MÉROVINGIENS ET CAROLINGIENS

PAR AUGUSTE MOLINIER

Professeur à l'École nationale des Chartes.

1 vol. in-8°, viii-288 pages..... 5 fr.

MANUEL DE PALÉOGRAPHIE LATINE ET FRANÇAISE

DU VI^e AU XVII^e SIÈCLE

SUIVI D'UN DICTIONNAIRE DES ABRÉVIATIONS

PAR M. MAURICE PROU

Professeur à l'École nationale des Chartes.

AVEC 23 FAC-SIMILÉS EN PHOTOTYPIE

Paris, 1892, 2^e édition, 1 vol. in-8° carré, broché, planches..... 12 fr.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

COMPTE RENDU DES SÉANCES

PUBLIÉ PAR M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE

1901

Ce recueil paraît tous les deux mois par fascicules de 7 à 8 feuilles, avec planches et figures.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 12 FRANCS PAR AN

1873 à 1900, 28 volumes à 10 fr. chacun

VIENNENT DE PARAÎTRE

COMMYNES (PHILIPPE DE). — **Mémoires.** Nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes d'après un *manuscrit inédit et complet ayant appartenu à Anne de Polignac, comtesse de La Rochefoucauld, nièce de l'auteur*, par B. DE MANDROT.

I. — 1464-1477. 1 vol. in-8°, 480 p. 10 fr.

Fascicule 33 de la collection de Textes pour servir à l'Étude et à l'enseignement de l'Histoire.

Pour les souscripteurs à la collection. 7 fr. 50.

La place éminente que tient Comynnes parmi les historiens et les littérateurs français rend particulièrement intéressante l'apparition d'une édition nouvelle vraiment scientifique. M. de Mandrot connaît mieux que tout autre l'époque que dépeint Comynnes, ses travaux antérieurs, son étude sur Ymbert de Batarnay, sur les relations de Charles VII et de Louis XI avec les cantons suisses, son édition de la célèbre *chronique scandaleuse* dont il sut retrouver le véritable auteur, Jean de Roye, en rendent témoignage. Il eut en outre la bonne fortune de pouvoir donner, comme base à son édition, un manuscrit dont la provenance seule indique assez l'extrême importance. Pour la première fois, toute la partie relative au règne de Charles VIII est donnée d'après un manuscrit. Notre édition se présente donc avec tous les avantages désirables. Si nous ajoutons que les éditions antérieures sont épuisées et certaines fort chères, on comprendra le service rendu en mettant de nouveau à la portée de tous et notamment amélioré, un texte aussi précieux pour le fonds que pour la forme. Une annotation historique très abondante et des variantes nombreuses facilitent l'emploi du subtil et profond historien. L'introduction développée paraîtra avec le tome II que terminera une table très importante. Le format et la composition de notre collection nous permettent de donner le texte complet en deux tomes d'égale grosseur.

MANUEL DE BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

III. — LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Par AUGUSTE MOLINIER

Professeur à l'École nationale des Chartes.

I. ÉPOQUE PRIMITIVE. — MÉROVINGIENS ET CAROLINGIENS

1 vol. in-8°, VIII-288 p. 5 fr.

Le manuel de bibliographie historique doit être, dans la pensée de l'auteur, un catalogue critique des sources narratives intéressant l'histoire de France, des origines aux premières guerres d'Italie.

On ne trouvera indiquées ici que les sources narratives, c'est-à-dire les écrits dont les auteurs se sont proposé de raconter l'histoire soit de leur temps, soit d'une période déterminée : annales, chroniques particulières ou universelles, biographies, vies de saints, etc. On y a joint ce que l'auteur appelle *sources indirectes*, c'est-à-dire des ouvrages de caractère plus ou moins littéraire servant à la connaissance de l'histoire : lettres politiques et familières, poésies, inscriptions, traités politiques. Enfin, la France ayant été en rapports constants avec l'étranger, on a cru devoir indiquer, mais plus sommairement, les principaux ouvrages composés dans les autres pays d'Europe et pouvant servir à notre histoire.

TABLE DES MATIÈRES. — I. Préliminaires. — Époque primitive. — II. Auteurs grecs et romains jusqu'aux invasions. — III. — Premiers textes chrétiens. — IV. Les invasions. — V. Grégoire de Tours. — VI. Pseudo-Frédégaire et continuateurs. — VII. Petites chroniques. — VIII. Sources indirectes. — IX. Sources étrangères. — X. Vies de saints. — XI. Chroniques universelles. — XII. Renaissance carolingienne. — XIII. Pépin le Bref et Charlemagne. — XIV. Annales carolingiennes. — XV. Louis le Pieux. — XVI. Poésies carolingiennes. — XVII. Charles le Chauve. — XVIII. Nécrologes-Recueils de lettres. — XIX. Invasions normandes. — XX. Historiens français de 888 à 919 environ. — Historiens étrangers du x^e siècle. — Historiens français du x^e siècle.